

presque enjôué du secrétaire. Tout à coup elle lui tendit la main.

—Ne vous éloignez pas de moi, dit-elle ; vous faites partie de ma maison.

Fryon, sans montrer plus de joie qu'il n'avait manifesté de crainte, salua profondément la princesse et Catherine ; il traversa la chambre et sortit par la porte qui donnait sur le perron.

Cette manœuvre, si intelligente, poussa l'admiration de Marguerite jusqu'à une sorte d'enthousiasme.

—Il faut l'avouer, Catherine, dit-elle en continuant de regarder après qu'il fut parti, tu nous amènes là un homme sans pareil. Ce n'est pas une intelligence, c'est un devin ; il lit dans les cœurs. Je l'attendais à sa sortie. Tout autre, congédié par moi, fût rentré dans l'endroit d'où il est venu dans cette chambre ; lui me montre qu'il n'a plus besoin de nous entendre, puisqu'il est mon serviteur et qu'il a reçu ma parole. Il prend rang tout de suite. C'est d'un esprit auquel les Flamands ne m'ont pas accoutumée. Tiens, je le saurais perfide comme Judas, que je n'oserais plus me décider à le faire pendre. J'aurais trop peur de détruire un chef-d'œuvre de l'Esprit créateur. On n'entend pas du perron, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, le drôle se croirait tout permis.

—Non, madame, dit Catherine ; mais pendant tout votre entretien avec Fryon, je le voyais déjà en imagination, occupant un poste éminent à votre cour, et mettant au service de votre cause la fécondité de ses expédients.

—Cette fécondité, ma Catherine, ne ressuscitera pas ceux que la race d'York a perdus.

—Oh ! s'écria Catherine, éclatant soudain en soupirs et fondant en larmes, ne me dites pas qu'ils sont morts : Edouard, le roi, douce majesté pareille à celle d'un archange ; l'autre, mon tendre ami, Richard, chérubin rayonnant de vie et de gaieté. Jamais je ne m'accoutumerai, marraine, à l'idée de ne les plus revoir ; jamais on ne me persuadera que Richard et moi, nous ne nous rencontrerons plus en ce monde. On ne parle aujourd'hui que de la résurrection d'un seul ; eh bien, moi, je crois qu'ils vivent tous deux. Leur mort serait un crime si épouvantable que Dieu ne peut l'avoir permis. D'ailleurs, fussent-ils morts, est-ce qu'il ne ressuscite pas ceux qu'il veut, ce Dieu de clémence et de miséricorde ? Tous les jours je l'en prie, et l'Angleterre l'en supplie à genoux.

Marguerite saisit Catherine dans ses bras, couvrit de baisers ce front pur, et se rafraîchit pour ainsi dire au contact de cette jeunesse palpitante.

—Ma fille chérie, dit-elle enfin, comment ne t'aimerais-je pas jusque dans ta folie ? Seulement, je ne puis t'y suivre : mon âge est pesant, il a perdu une à une les plumes de ses ailes.

L'entretien continua sur Fryon, sur Jacques IV, sur l'état des esprits en Ecosse. On devinait que Marguerite ne livrait plus à la jeune fille que la moitié de ses impressions et de ses idées. Toute une combinaison germa dans l'esprit actif de la princesse.

Le lendemain, quand un peu de repos eut rétabli l'équilibre à la suite d'une exaltation trop violente et d'une excessive fatigue, Marguerite, rendue à elle-même, fit appeler Fryon, et eut avec lui un entretien sérieux sur l'avenir qu'offraient à l'Ecosse et aux partisans d'York l'attitude hostile d'Henri VII et la résistance de la reine douairière.

Après avoir longuement détaillé son plan d'attaque, Fryon, abandonnant le sentier battu de la politique taquine et de l'intrigue vulgaire, fit luire tout à coup aux yeux de Marguerite la splendide perspective d'une couronne.

—Madame, dit-il, je ne vous dissimulerai pas qu'en me présentant à vous, je n'ai pas entendu vous aider à tourmenter misérablement le roi d'Angleterre. Songez que le jeune duc de Clarence, même restauré par vous, est inhabile à régner ; sans compter qu'il ne peut vivre longtemps, usé, flétri qu'il est, par les rigueurs, par la moisissure d'une captivité de quinze ans, pendant lesquels il n'a vu le soleil qu'une fois, le jour où pour prouver au peuple l'im-

posture de Simnel, Henri VII promena dans Londres Clarence, spectre languissant et pâle. Songez, Altesse, que la reine douairière n'est intéressante que par sa qualité de mère des deux enfants égorgés. Ses faiblesses envers Richard, envers Henri VII lui-même, l'ont dépopularisée parmi ses meilleurs amis. Que reste-t-il ? Elizabeth, femme du tyran, mais elle plie sous son époux : elle est devenue Lancastre !... Jetez les yeux maintenant autour du trône, qu'y voyez-vous, sinon une grande princesse, veuve d'un illustre monarque, le plus grand guerrier de son temps ; une femme à la fois célèbre par son génie, sa vertu, ses malheurs : une souveraine qui a su demeurer puissante par sa conduite et ses richesses ? Je ne parle pas des alliances. Cette princesse, madame, c'est vous, Marguerite d'York. Soit régente du malheureux Clarence, soit reine continuant le règne d'Edouard IV, vous avez le trône devant vous. Il est là ! brillant à mes yeux comme un phare dans la nuit orageuse. Je ne vois que ce feu sur lequel je me guide ; et, pour tout dire, enfin, madame, cette ambition dont j'osais hier vous entretenir, c'est d'être le ministre d'une grande reine.

Marguerite, éblouie, enthousiasmée, regarda Fryon. Ce regard fut un éclair d'ivresse.

—A l'œuvre donc ! dit-elle ; voilà la première fois que ma pensée revêt un corps et marche vivante devant moi !

Il fut convenu que la comtesse Catherine retournerait annoncer au roi d'Ecosse un subside considérable d'argent que la duchesse allait négocier à Tournay chez ses argentiers. Fryon reconduirait la jeune fille à Ostende, où l'attendait le navire mis à sa disposition par Jacques IV.

On passerait donc par Tournay, ce qui était le chemin le plus court. La veuve de Warbeck habitait dans Tournay. Marguerite résolut de faire diligence pour arriver chez elle avant le jeune homme malade, et porter ainsi la bonne nouvelle qui devait disposer favorablement cette mère au service de la ligue contre Henri VII.

CHAPITRE IV

DAME WARBECK

Tournay, vieille ville bâtie sur l'Escaut, est formée de deux quartiers que divise le fleuve.

Rien de plus pittoresque que l'antique muraille de pierre flanquée de ses cinquante-cinq tours. On eût dit Tolède ou tout autre fondation sarrasine. Lorsqu'après avoir franchi le vieux pont, bâti deux cents ans avant, on pénétrait dans l'ancien quartier aux rues sinueuses, sombres, barricadées plutôt que bordées de maisons, l'œil rencontrait d'abord l'une des plus curieuses constructions de Tournay, un édifice quasi contemporain de la ville, une immense ruche de bois, de brique et de pierre, aux flancs de laquelle, le goût ou le besoin des propriétaires, s'accommodant au génie de chaque siècle, avait accroché un ornement ou une annexe, pareils à ces végétations bizarres qui s'épanouissent sur les arbres séculaires.

Dans cette maison vivait et attendait dame Warbeck, femme saxonne, d'une taille d'héroïne, portant avec éclat, malgré sa tristesse, une splendide beauté de trente-six ans. Si l'intérieur de l'édifice eût ressemblé au dehors, nul doute que cette tristesse ne fût devenue mortelle pour la pauvre abandonnée. Mais, la maison, bâtie dans le style romain, laissait pénétrer l'air et le soleil jusqu'à son centre, c'est-à-dire dans une grande cour carrée dominée, sur sa quadruple face, par une terrasse sur laquelle ouvraient et s'éclairaient tous les appartements avec la fontaine au milieu et tout un parterre de fleurs choisies.

Ce fut dans cette cour réservée, que, par un beau matin de juin, les femmes de la Saxonne vinrent lui annoncer la visite de la duchesse Marguerite. Dame Warbeck était vêtue de noir ; elle portait la coiffure sévère des veuves du Hainaut. Ses beaux cheveux d'or avaient disparus sous le froid bandeau à lames d'étain poli.